

compétences sur laquelle les répondants ont eu à se prononcer leur était imposée. Même si cette liste a été établie à partir d'entretiens et d'enquêtes exploratoires menées auprès d'enseignants de terrain et en respectant des procédures méthodologiques rigoureuses, il reste que les répondants de l'échantillon ont dû se prononcer sur des énoncés de compétences prédéterminés. Peut-on dire que ces réponses indiquent vraiment les compétences dont ils ressentent spontanément le besoin ?

En outre, ces énoncés sont loin d'être univoques. Face à un énoncé tel que « Aider les élèves en difficulté », il n'est pas certain que tous les répondants aient pensé au même type d'actions concrètes. Il en va tout autant d'énoncés tels que « Apprécier la pertinence de l'information », « Corriger l'apprentissage des élèves », « S'adapter à des situations imprévisibles », « Différencier les contenus scientifiques » et bien d'autres encore.

On peut difficilement éviter de se poser la question de la consistance de compétences définies avec un tel niveau de généralités. Sous des formulations trop générales peuvent se glisser des actions qui n'ont rien à voir entre elles. Cette question de la généralité ou de la spécificité des compétences, qui est pourtant au cœur des débats actuels sur cette notion, ne semble pas avoir retenu l'attention du chercheur. Ce travail permet-il d'améliorer la formation des enseignants ? Peut-on espérer que les acteurs de l'école s'entendent sur la manière de faire acquérir et d'évaluer des compétences ainsi formulées ?

■ TOUSSAINT Rodolphe, XYPAS Constantin (dir.) (2004). *La notion de compétence en éducation et en formation, fonctions et enjeux*, Paris : L'Harmattan (postface de Michel Fabre), 319 p.

Cet ouvrage est le fruit de rencontres entre différents chercheurs de l'université du Québec à Trois-Rivières, de l'université Catholique de l'Ouest, de l'université d'Angers et de l'université de Nantes à propos de la notion de compétence.

Les textes qui y figurent portent les traces des circonstances qui en ont été l'occasion. Il s'agissait, comme souvent dans des ouvrages de ce type, que des chercheurs, dont tous n'ont pas comme objet principal l'étude des compétences, s'expriment cependant sur ce thème à la mode, à partir du point de vue que leur inspirent leurs centres d'intérêt, leurs objets de recherche, leur méthodologie et leur affiliation théorique.

Inévitablement, un tel dispositif engendre un livre « mosaïque », avec une disparité considérable de contenu, de positionnement, de forme et de ton. Par suite on peut craindre, au premier abord, qu'il soit de ces livres qui ne tiennent pas les promesses

impliquées par leur titre et qu'on ne retire pas de sa lecture une vision quelque peu consistante des problèmes posés par la notion de compétence en éducation et en formation.

De fait, à la première lecture, l'ouvrage vaut surtout par le contenu spécifique de beaucoup d'articles, indépendamment de ce qu'ils disent sur les compétences et peut-être principalement lorsqu'ils n'affichent qu'un rapport lointain à ce thème.

Ainsi, Noëlle Sorin, à partir des travaux de Bruner, Ferry et Ricoeur, souligne le rôle du récit dans la construction de l'identité personnelle: idée féconde, même si l'articulation reste un peu imprécise entre ce but d'élaboration identitaire et les principes de didactique de la narration que l'article rappelle.

De même, paraît hautement pertinente la distinction que Robert Martineau et Chantal Provost établissent, dans les différents types d'enseignement de l'histoire, entre ceux qui sont à dominante émotive et ceux à dominante rationnelle; à partir de là, ils s'interrogent très justement sur ce qui est le plus propice à la construction, chez l'élève, d'une identité sociale qui puisse dépasser la culture de l'instant et les identifications spontanées.

On lira encore avec beaucoup d'intérêt les deux articles que Rollande Deslandes consacre à la question de la participation des parents dans les travaux scolaires de leurs enfants et de ce qui peut la conditionner tant du côté de l'attitude de l'enseignant que du côté du sentiment de compétence des parents. Même intérêt pour les deux articles de Ginette Plessis-Belair qui plaide pour la mise en place d'une authentique didactique de la communication orale, aussi bien dans les pratiques de classe de l'école primaire que dans la formation des enseignants. Constantin Xypas, de son côté, rappelle les travaux anciens de Beez qui montrent, plus rigoureusement que ne le faisaient à la même époque Rosenthal et Jacobson, comment le préjugé sur la valeur scolaire d'un élève a des effets sur la pratique de l'enseignant (et conséquemment sur la performance de l'élève).

Est-ce à dire, pour autant, qu'aucun des chapitres ici rassemblés ne traite de la question des compétences en éducation et formation? Il serait tout à fait inexact de l'affirmer. Un nombre significatif des contributions porte bien, explicitement, sur la question des compétences. On peut même dire que sous la forme segmentée qu'impose la disparité des textes, on retrouve au total la plupart des traits caractéristiques des compétences, ceux en tout cas qui forment la matière des débats actuels sur cette notion.

C'est ainsi que Ghyslain Samson et Rodolphe Toussaint reviennent sur la question très controversée du transfert de compétences et, après beaucoup d'autres travaux

présents dans la littérature, font apparaître que celui-ci est étroitement dépendant du contexte et de la perception que l'élève en a. Selon le contexte dans lequel est inscrite une tâche scolaire, l'élève va voir ou, au contraire, ne pas voir en quoi cette tâche requiert la même démarche qu'une autre qu'il sait accomplir. L'originalité de leur approche tient au fait qu'ils prennent en compte, dans les données de contexte, celles qui relèvent de la discipline dans laquelle la tâche scolaire est inscrite. Dans cette perspective, le cloisonnement rigoureux des disciplines scolaires leur apparaît comme peu favorable au transfert, car il conduit beaucoup d'élèves à ne pas voir, par exemple, qu'une opération qu'ils ont apprise en cours de mathématiques peut être utilisable aussi en cours de physique. Par suite, les auteurs prônent la pratique de l'interdisciplinarité.

Dans un texte voisin, Marie-Hélène Lavergne et Rodolphe Toussaint soulignent l'importance, dans l'éducation des jeunes, du jugement réflexif. Leur analyse semble tenir pour acquis qu'il existe une compétence de jugement réflexif qui serait relativement indépendante des contenus auxquels elle s'applique, suffisamment en tout cas pour que, exercée par l'élève dans un domaine, elle puisse se transférer dans un autre.

Or en contrepoint, Michel Perraudou retrouve intuitivement des idées, déjà très développées dans la littérature existante, qui mettent en question la notion de « compétence transversale » telle qu'elle apparaît dans le programme de l'école primaire française. Il est rejoint sur ce point par Jean-Pierre Gaté qui, à propos des compétences requises par l'entrée dans l'écrit, défend l'idée qu'une compétence digne de ce nom doit toujours porter sur un contenu identifié et est toujours relative à une situation donnée.

Pour sa part, Gilles Pinte, dans deux articles bien documentés, fait apparaître les enjeux de l'usage de la notion de compétence dans les entreprises. Rejoignant en cela une littérature déjà abondante sur le sujet, il montre en quoi la notion de compétence vient remettre en cause celle de qualification et contribue à établir, vis-à-vis du salarié, une exigence de flexibilité. Cela le conduit à évoquer les dérives possibles de son usage dans le monde de l'éducation.

Enfin, en postface, Michel Fabre formule, avec une clarté et une maîtrise remarquable, les idées qui lui sont chères sur le savoir et la problématisation. Un savoir au sens fort du terme, loin de se borner au constat d'un fait, tente d'en saisir la nécessité. Pour cela il faut être passé par la problématisation, c'est-à-dire par une interrogation sur le fait et ses raisons. Ce que tente Fabre, ici, c'est de montrer en quoi la compétence (le « savoir comment ») relève également de la problématisation. Dans

cet ouvrage régi par la dispersion, c'est la postface qui apporte un point de vue synthétique et qui, en tout cas, propose une véritable problématisation de la notion de compétence.

## NOUS AVONS REÇU

CAFOC de Nantes (2006). *Repenser la formation. Nouveaux enjeux individuels et collectifs : stratégies, outils*, Lyon : Chronique sociale, 288 p.

GOHIER Christiane, JEFFREY Denis (dir.) (2005). *Enseigner et former à l'éthique*, Québec : Les Presses de l'Université de Laval, 224 p.

GONNIN-BOLO Annette (2005). *Entreprises et écoles : une rencontre de professionnels*, Paris : INRP, 107 p. (collection Enseignants et chercheurs).

MALET Régis, BRISARD Estelle (dir.) (2005). *Modernisation de l'école et contextes culturels : des politiques aux pratiques en France et en Grande-Bretagne* (préface d'Agnès van Zanten), Paris : L'Harmattan, 278 p.

MELLOUKI M'hammed, GAUTHIER Clermont (2005). *Débutants en enseignement : quelles compétences ? Comparaison entre Américains et Québécois*, Québec : Les Presses de l'Université de Laval, 111 p.

SIMARD Denis, MELLOUKI M'hammed (dir.) (2005). *L'enseignement : profession intellectuelle*, Québec : Les Presses de l'Université de Laval, 301 p.

ULMA Dominique (dir.) (2005). *L'Europe : objet d'enseignement ?* Paris : L'Harmattan, 298 p.